



Valses d'objets et présence des Amériques dans les collections françaises : des premiers cabinets de curiosités aux musées contemporains

André Delpuech, Myriam Marrache-Gouraud, Benoît Roux

► To cite this version:

André Delpuech, Myriam Marrache-Gouraud, Benoît Roux. Valses d'objets et présence des Amériques dans les collections françaises : des premiers cabinets de curiosités aux musées contemporains. La Licorne et le Bézoard, une histoire des cabinets des curiosités, Gourcuff Gradenigo, pp.271-316, 2013, 9782353401611. hal-01117409

HAL Id: hal-01117409

<https://hal.univ-brest.fr/hal-01117409v1>

Submitted on 11 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Valses d'objets et présence des Amériques dans les collections françaises : des premiers cabinets de curiosités aux musées contemporains

André Delpuech, Myriam Marrache-Gouraud et Benoît Roux

Très tôt, dès la découverte du Nouveau Monde, les objets dits exotiques passionnent et intriguent les Européens au point qu'ils deviennent objets de collection des premiers cabinets de curiosités. Si l'on ne sait pas très bien comment les classer, ni comment les nommer, parce qu'on ignore souvent à peu près tout de leur fonction et de leur usage, ils provoquent l'admiration, tantôt, pour les armes notamment, par leur «sauvagerie», tantôt, pour les objets de plumes ou de vannerie, pour la finesse de leur réalisation, parfaitement inédite dans l'Ancien Monde. Nous tenterons ici, en centrant notre propos sur les objets rapportés puis conservés en France, mais sans s'interdire de mentionner certaines pièces fameuses appartenant à des collections localisées ailleurs en Europe, de montrer comment ces objets sont parvenus jusqu'à nous, dans les premiers temps des cabinets de curiosités, et jusqu'à aujourd'hui. Échanges, dons, vases d'objets passés de mains en mains... les itinéraires de ces artefacts exotiques sont parfois aussi étranges et mystérieux que les objets eux-mêmes. À la lumière des récits de voyages des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, nous nous intéresserons d'abord aux modes d'approvisionnement et de circulation de tels objets d'un continent à l'autre, pour indiquer les modalités de leurs trajets hors de leur univers d'origine. Puis, en nous fondant sur les études les plus récentes en la matière, nous montrerons comment ces objets ont pu circuler, encore abondamment, jusqu'à leurs lieux de conservation et d'exposition actuels.

PREMIÈRES RENCONTRES AVEC LES OBJETS DANS LE NOUVEAU MONDE

Comment, à la Renaissance, se procure-t-on des objets exotiques ? Les récits de voyages renseignent sur les conditions d'acquisition des curiosités. Qu'ils procèdent de l'échange ou du don sans contrepartie, les objets sont toujours liés à une rencontre. Ils sont signes de bonne entente. Les Européens emportent avec eux toutes sortes de «patenostres et petits couteaux», ou miroirs et autres menus objets, qu'ils échangent avec les indigènes contre de la nourriture le plus souvent – le récit de Jacques Cartier (1491-1557) évoque fréquemment ce type de troc – ou même contre une manifestation de bienvenue : Champlain raconte qu'en échange de couteaux, les sauvages exécutent une danse : «le sieur de Mons envoya deux ou trois hommes vers eux dedans un canau, ausquels il bailla des cousteaux et patenostres pour leur presenter, dont ils furent fort aises, et danserent plusieurs fois en payement.»¹. L'ensemble de la transaction est conçu comme un échange d'éléments tirés du quotidien de chacune des parties, et qui provoque de part et d'autre étonnement et plaisir, parce que les objets offrent à chacun l'opportu-

Ci-contre

Population Quapaw Arkansas, robe dite des «trois villages», États-Unis, milieu du ^{xviii}^e siècle, peau de bison (?), pigments noirs, rouges, verts et bleus. Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1934.33.7 D.



Vincent LEVIN, *Elenchus tabularum, pinacothecarum, atque nonnullorum cimeliorum, in gazophylacio Levini*. Paris, BIU Santé.

tunité de découvrir un fragment de la vie de l'autre. L'échange, également appelé « trafic », authentifie la rencontre, dans sa bonne entente et son pacifisme, et contente tous les participants. André Thevet (1516-1590) raconte en détail de telles cérémonies lorsqu'il parle de la manière d'acquérir plumes de toucan, garnitures d'épée et autres plumasseries :

« J'avois oublié [...] de vous proposer la description du *Toucan*, du plumage duquel plusieurs font grand traficq, et en donnent volontiers à noz mariniers, pour quelques petits mirouërs, qu'ils appellent *Aroa*, et des peignes, et autres petites besongnes, qui ne sont de gueres grand prix. Ces Sauvages trafiquent avec leurs voisins, et estrangers, en permutant l'un avec l'autre, tellement qu'accostans quelques Chrestiens, ils usent volontiers de ces parolles, *Heory-pectasse*, *Amorichappe*, *Irapa*, qui est à dire, donne moy un cousteau, ou une serpe, je te donneray cecy, sans tant baliverner après un marché, comme l'on a accoustumé de faire pardeçà. Si le permutant n'a vouloir de luy donner sa marchandise, il luy dira amiablement *An-anniché*, je ne te la donneray point, sans cholere, ne fasherie. »²

Le cosmographe évoque non seulement les règles de fonctionnement, les usages et les nouvelles habitudes issues de nouveaux trafics, « ils nourrissent bien des perroquets [...] à cause qu'ils en font échange avec les Chrestiens, et ont des ferrailles, et autres petites folies »³, mais aussi parfois les tarifs : « pour un petit cousteau vous avés deux belles poulles » (*ibid.*). L'exposé des pratiques locales, à l'usage du futur visiteur de ces contrées, précise en outre que l'argent ne sera d'aucune utilité lors de la transaction, comme le montre cette anecdote :

« De monnoye en espece, ils n'en usent aucunement. Qu'il soit vray, ayans prins un navire de Portugais, qui venoit de *Morpion*, ils y trouverent grande quantité de pieces d'argent monnoyé, qu'ils donnerent à quelques François, pour quatre haches, nommée de ce peuple *Joappa*, et quelques petits cousteaux, qu'ils appellent en leur barragoüyn, *Tassé*, de quoy ils font beaucoup plus de compte, que de l'or, qui ne leur sert de rien, là où de ces haches ils couppent leur bois pour faire leurs logettes, lequel auparavant ils estoient contraints de couper avec des pierres, [...] et avec leurs cousteaux ils polissent leurs arcs. » (*ibid.*)

Le récit de cet échange illustre bien le fait que chacun trouve une satisfaction immédiate et réelle lorsque sont « permutés », comme le dit Thevet, les objets. Contrairement aux apparences, ils représentent une richesse pour chacun, ce dont s'étonne généralement celui qui cède son bien, fort banal à ses yeux. Chacun a le sentiment d'avoir fait une bonne affaire, et c'est ainsi que des objets courants pour les Indiens acquièrent le statut de richesse, de rareté, de singularité chez les Européens, de même que, réciproquement, des ustensiles jugés sans grande valeur par ces derniers – le discours de Thevet le fait apparaître sans cesse, ne serait-ce que par l'usage de l'adjectif « petit » – sont accueillis comme des objets de prix par les Sauvages⁴. Les échanges ont lieu à valeur bel et bien égale, contrairement à l'impression qu'en donne Thevet lorsqu'il les décrit.

Les objets rapportés ne sont pas forcément le fruit d'une transaction, ils peuvent avoir été donnés aux voyageurs en gage d'amitié. Notre cosmographe en témoigne : « les Sauvages nous feirent present de quelques Tatous ».⁵

« J'ay aussi vers moy la peau d'un serpent, qui peut avoir en sa longueur dix pieds, et en sa grosseur deux. Un Roy du païs, que l'on nommoit *Jascé*, qui est le nom de la Lune, me le donna à la riviere de *Potijou*, avec deux becs des oyseaux dits *Toucans*, lesquels j'ay encore. »⁶

Il est clair cependant que l'échange et le don jouent souvent un rôle moins commercial que diplomatique, aussi bien pour les voyageurs que pour les

indigènes. Il atteste le pacifisme des deux forces en présence, comme le montre cette relation de Jacques Cartier qui explique la teneur de son trafic avec les Iroquois :

« Le lendemain, partie de ces Sauvages vinrent avec neuf de leurs barques à la pointe et entrée du lieu... faisans signe qu'ils étoient venus pour trafiquer avec nous, montrant des peaux de peu de valeur, dont ils se vetent. Semblablement *nous leur faisons signe que ne leur voulions point de mal...* quoi voyans descendirent aussi à terre portans de ces peaux et commencèrent à trafiquer avec nous... si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avoient, ne retenans rien ; de sorte qu'il leur fallut s'en retourner tout nuds, et nous firent signe qu'ils apporteraient d'autres peaux. »⁷

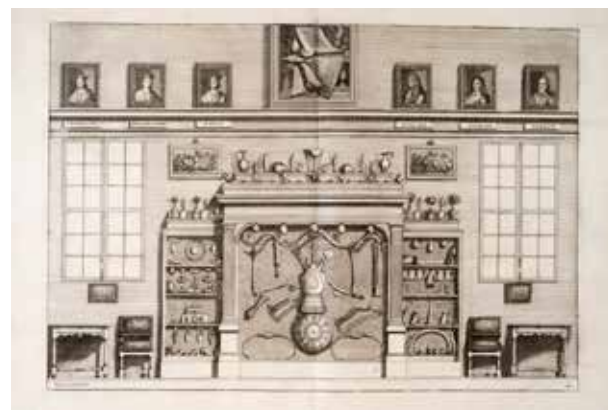
ARRIVÉE ET DIFFUSION EN EUROPE

Quelles que soient les conditions et les raisons de leur acquisition sur le sol étranger, dès leur arrivée sur le sol européen, ces objets perdent définitivement leur statut de réalités quotidiennes pour devenir des curiosités. Ils sont prisés dans toute l'Europe : les inventaires montrent qu'on en trouve dans les collections princières ou chez les amateurs plus modestes en Italie, en Angleterre, aux Pays-Bas, en France, en Autriche... Les plus grands collectionneurs italiens sont sans conteste les Médicis, qui possèdent très tôt de nombreux objets précolombiens ornés de turquoises, ainsi qu'une vaste collection comprenant notamment des parures de plumes (chez Cosme de Médicis dès 1539)⁸, mais on trouve aussi des objets exotiques dans les collections fameuses comme celles de Ferdinando Cospi (1606-1686), qui possède dans son cabinet de Bologne un codex mexicain⁹, dans celle de Tommaso de Cavalieri († 1587) à Rome, avec ses parures de plumes remarquées par Ulisse Aldrovandi (1522-1605) qui les considère comme magnifiquement réalisées («*elegantissime elaboratos*»¹⁰), chez Aldrovandi lui-même, et encore dans l'immense collection de Manfredo Settala (1600-1680) à Milan¹¹, si ce n'est dans celle, bien antérieure, de Francesco Calceolari (1522-1609) à Vérone¹².

L'une des plus grandes collections anglaises au ^{xvi}^e siècle est celle de Walter Cope (ca 1553-1614)¹³, dont Thomas Platter fait un compte rendu en 1599 ; si Cope n'est certes pas le seul collectionneur anglais, il possède tout de même une cinquantaine de singularités zoologiques et ethnographiques, ce qui est tout à fait remarquable ; par exemple il expose des lucioles de Virginie et un canoë indien – Cope avait assisté en 1603 sur la Tamise à une démonstration de canoë faite par des habitants de Virginie. L'étonnante collection d'objets non européens de John Bargrave (1610-1680), encore conservée à la Cathédrale de Canterbury dans laquelle il officiait alors, contient entre autres un ornement en piquants de porc-épic venu d'Amérique du Nord, qui lui a été offert en témoignage de gratitude par un marchand qu'il avait sauvé de la captivité à Alger. La collection des Tradescant père et fils (1570-1638 et 1608-1662), à Oxford, est importante aussi dans le paysage européen de l'époque, comme celle, au siècle suivant, de Sir Hans Sloane (1660-1753), qui à sa mort possédait plus de deux mille pièces ethnographiques¹⁴, plus tard intégrées au Museum of Mankind, puis au British Museum.

En général, on réserve dans les collections particulières une section spéciale où sont exposés ces genres d'objets, comme le montre le premier plan de cette gravure du cabinet de Levin Vincent, sur laquelle on voit des armes, des parures réalisées en plumes ou en fibres végétales, et autres *exotica*.

En France, les collectionneurs qui vivent à proximité des ports de la façade atlantique se procurent plus facilement les objets venus des Indes Occidentales : les amateurs de curiosités de l'ouest du pays sont naturellement avantagés. Les collectionneurs de Montpellier, dont les collections d'antiques et d'histoire naturelle sont fameuses au ^{xvi}^e siècle, possèdent



Claude du MOLINET, *Le cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève*, estampe, 1692. Paris, BnF.



Population Tupinamba, *massue ou casse-tête*, côte Atlantique, Brésil, milieu du XVI^e siècle, bois, coton, fibres végétales, rachis de plumes. Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1917.3.62 D.

en comparaison peu d'objets venus des Amériques. Ceux qui se trouvent à proximité du port de La Rochelle, quant à eux, viennent plus facilement s'approvisionner en singularités lointaines : Paul Contant, apothicaire de Poitiers, possédait «une embarcation nommée canoë, longue de 18 pieds, faite de l'écorce d'un seul arbre de l'Inde»¹⁵ mais aussi un maracas, deux sortes de javelots indiens, une ceinture et un collier faits de morceaux de coquillages, une petite coiffe en herbe, une autre faite de plumes variées, des vêtements et des diadèmes faits de plumes, des rubans auxquels sont suspendus des fruits indiens nommés Avoay, des armes telles que poignards, massues de bois, enfin un collier très spécial, décrit ainsi : «les Indiens d'Amérique confectionnent des colliers faits des dents d'ennemis, certaines venant des nombreux ennemis vaincus et anéantis à la guerre, en signe de gloire, et d'autres arrachées pendant les combats»¹⁶.

Samuel Veyrel, apothicaire dont le cabinet de curiosités est situé un peu plus au sud dans la même région (à Saintes), s'enorgueillit également d'une belle collection d'*artificialia* exotiques : on pouvait y contempler un matelas brésilien, un tapis de jonc, un manteau de plumes brésilien, une broche brésilienne faite d'un os d'autruche, des petites chaussures indiennes ; pour les armes, un arc américain avec trois flèches en roseau, dont les pointes sont faites des dents du poisson Lamie, enfin lui aussi a son collier américain fait de dents prises aux ennemis vaincus¹⁷. De nombreux objets de la collection de Contant semblent venir du Brésil, sans qu'il le précise, tandis que Veyrel indique presque systématiquement la provenance de ses objets, signe qu'il y accorde sans doute une réelle importance ou qu'il y attache une quelconque fierté.

Il est difficile de trouver des renseignements sur les curiosités exotiques qui se trouvent dans les collections françaises¹⁸. On connaît certaines pièces remarquables, comme ce bâton de cérémonie que possède le cabinet Sainte-Geneviève à Paris¹⁹. La gravure montre bien à quel point là encore, les objets exotiques sont non seulement regroupés, mais exposés en faisceaux, trophées, et de manière remarquable.

Outre les quelques catalogues de collectionneurs, le chercheur peut consulter les témoignages d'amateurs de curiosités faisant des voyages et des visites dans les cabinets européens. L'ouvrage de Jodocus Sincerus signale par exemple à Tours, dans le cabinet de M. le Chantre, un caméléon, des peaux de serpents énormes et «un drap d'écorce ou natte, sur lequel dorment les Indiens sauvages»²⁰. Ce voyageur rapporte également dès 1617 avoir vu dans l'Hôtel de ville de La Rochelle «une embarcation faite d'écorce d'arbre, dont se servent, dit-on, les Indiens sauvages»²¹. Balthasar de Monconys (1611-1665), autre voyageur amateur de curiosités, se rend lui aussi avant 1665 à La Rochelle mais en revient déçu, n'ayant vu dans le port, en fait de curiosités, que de vulgaires coquillages²². Il mentionne cependant les collections d'histoire naturelle de quelques Rochelais : sont cités un médecin, Hamelot, un apothicaire, Veret, et le ministre Flans qui tous possèdent des fruits des Indes, parfois des animaux comme chez le ministre où l'on peut voir l'oiseau mouche aux plumes couleur de feu, le poisson nommé lune de mer – qui éclaire le cabinet ! – et la queue d'un serpent à sonnette. Notons que ce genre de relation de voyage n'inventorie pas précisément toutes les pièces d'une collection : Monconys ne signalera que les pièces qu'il juge les plus admirables dans les collections visitées. Ainsi à Angers, il mentionne dans le cabinet de l'apothicaire Chaudet un «habillement des Indes»²³, à Bruxelles chez le gentilhomme Saint Victor il voit un «canos des Antilles avec les rames, plusieurs oyseaux et animaux des Indes et d'Egypte, [...] un paravent de Chine, deux livres de simples naturels appliquez et conservez fort curieusement, des armes à feu de la Chine, de la Turquie»²⁴ ; toujours aux Pays-Bas, à Flessingues, le cabinet du bien nommé M. Delcorne lui dévoile une honnête collection de cornes, dont celles de la licorne et du rhinocéros, mais aussi «des animaux et insectes des Indes, dont l'Armadille ou Tatou appelé

'Diable du Japon' [...] des fruits des Indes, des petits canots ou bateaux des Sauvages»²⁵. Hors des frontières françaises, on pourrait bien sûr parler des collections de Dresde, de Vienne, du château d'Ambras, de Copenhague, de Florence, où se trouvent des ouvrages de plumes, des massues, des arcs, des haches brésiliennes, ou encore des hamacs, fréquents dans les collections dès le début de la période²⁶.

JEUX D'INFLUENCES, OBJETS PASSANT DE MAINS EN MAINS

Les moyens de se procurer ces curiosités sont variés ; s'ils dépendent parfois du hasard de la rencontre avec un marchand (comme pour Bargrave), ils résultent souvent d'échanges ou de dons entre collectionneurs, d'envois de voyageurs à des savants : par exemple, Thevet signale qu'il a envoyé au naturaliste Conrad Gesner (1516-1565) un bec de toucan, une peau de paresseux (ou Hai), des poissons volants salés pour qu'ils se conservent²⁷. Le geste du don est ici d'ordre scientifique, puisqu'il a pour objectif de faire progresser la connaissance des savants. Dans d'autres circonstances il peut être politique ou diplomatique : si les plus belles pièces sont offertes à un prince, un roi ou un grand seigneur, comme le fait encore Thevet, en signe d'hommage, c'est sans doute dans l'attente d'une faveur, en retour :

« J'apportay en France un chapeau riche, et fort beau, fait de ce plumage, lequel je presentay au feu Roy Henry second du nom, comme chose rare, et singuliere, admirée, veu la gentillesse de l'œuvre. »²⁸

Il dit aussi avoir offert une robe de plumes d'ara « au retour de [son] premier voyage de ces païs là, à feu Monsieur Bertrandy, qui depuis fut Cardinal, lequel comme de chose rare en fit present au Roy Henry second »²⁹.

Ce manteau de plumes rapporté par André Thevet serait ainsi rentré dans les collections royales et pourrait être, selon une certaine légende muséale, la cape tupinamba aujourd'hui conservée au musée du quai Branly (Inv. n° 71.1917.3.83). De même, dans son *Histoire d'André Thevet, Angoumois*, l'auteur évoque un casse-tête que lui aurait donné Quoniambec, un des plus puissants chefs tupinamba de la baie de Rio de Janeiro et grand ami des Français : « ... J'ay encores en ma maison de présent l'épée de Quoniambec, capable d'assommer un bœuf... »³⁰. Le cosmographe ne manque pas de faire figurer l'objet sur le portrait qu'il donne du fameux chef dans l'ouvrage qu'il fait paraître en 1584, *Les vrais portraits des hommes illustres*.

Une telle massue, destinée à l'exécution des prisonniers, est également bien présente dans les collections muséales contemporaines (Inv. n° 71.1917.3.62) et, là aussi sans preuve véritable, l'on a pu y voir celle décrite par Thevet³¹.

À l'image de ces deux objets tupinambas du ^{xvi}^e siècle, le musée du quai Branly, dernier héritier d'une longue et mouvementée histoire des collections « exotiques » nationales, conserve aujourd'hui un ensemble important de collections dites « royales »³² provenant des Amériques. Pour une grande part, celles-ci sont issues des anciens cabinets et du jardin du Roi. André Thevet est le plus ancien « garde » connu de cette collection du Roi ; il a exercé les fonctions de cosmographe de quatre souverains, de Henri II à Henri III. Jean Mocquet (1575-ca 1617) lui succède et, avec lui, le nom de « cabinet des singularitez du roy » est consacré à la fin du ^{xvi}^e siècle³³. En janvier 1626, à l'initiative du médecin Guy de la Brosse (1586-1641), Louis XIII fonde le « Jardin des plantes médicinales ». Installé à partir de février 1633 au faubourg Saint-Victor, il devient « Jardin royal des plantes médicinales » par l'édit du 15 mai 1635. Ce n'est qu'en 1729, à l'occasion du déménagement des collections botaniques et ethnographiques de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) de Versailles vers le cabinet des drogues du Jardin des plantes, qu'est créé le « Cabinet d'histoire naturelle » à l'emplacement du futur Muséum national d'histoire naturelle³⁴.



Collier de dents, Guyanes, ^{xviii}^e siècle, dents animales, coton, fibres végétales. Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.11).

Population Abenaki, *modèle de canot*, vallée du Saint-Laurent, Canada, XVIII^e siècle, écorce de bouleau, bois, coutures de racines, poix, pigments. Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.9).



Population Micmac, *boîte rectangulaire avec couvercle à charnière*, région des Grands Lacs, Amérique du Nord, XVIII^e siècle, écorce de bouleau, coutures de racines, piquants de porc-épic. Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.6).

De nombreux autres objets américains présents à Paris et en région parisienne saisis à la Révolution française étaient dans les mains d'aristocrates, à l'image de l'importante collection de monsieur Fayolle, rachetée en 1786 par le marquis de Sérent³⁵.

L'histoire de toutes ces collections aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles reste largement méconnue tant les documents restent laconiques sur le contenu ou la disposition de ces cabinets³⁶. Le suivi et l'identification des collections sont généralement incertains. Les quelques sources à la disposition des chercheurs, fragmentaires par nature, sont dispersées entre différents fonds : archives du musée du Trocadéro, archives nationales, Bibliothèque nationale, archives du musée de Marine, archives du musée d'Archéologie nationale, archives du musée de l'Armée ou archives départementales des Yvelines, pour ne citer que les principaux³⁷. Au-delà du caractère lacunaire des inventaires conservés, le manque de détails descriptifs restreint, voire interdit aujourd'hui, toute identification des objets. Les auteurs des notices de l'époque se bornent souvent à qualifier les objets de « sauvages », « indiens » ou « américains », sans plus de détails³⁸. Les descriptions sont rares et souvent approximatives.

L'AMÉRIQUE APRÈS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : VOYAGES D'UN MUSÉE À L'AUTRE

La Révolution française va bouleverser ces pratiques de collectionneurs. À la sécularisation des biens du clergé et du domaine royal, décrétée par l'Assemblée constituante en décembre 1789, s'ajoutent le séquestre puis la confiscation des biens des émigrés et des condamnés (1791-1792). En créant la « Commission des monuments des arts et des sciences » (1790-1793) puis la « Commission temporaire des arts » (1793-1795), la Convention, au travers de son Comité d'Instruction publique, participe alors à la construction d'une politique de gestion patrimoniale et muséale sans précédent. Aux confiscations succède un mouvement de centralisation dans les dépôts de la Commission temporaire des arts, dont celui de l'hôtel de Nesle, rue de Beaune à Paris, où la plupart des *Americana* transitent avant leur vente ou leur conservation dans les nouveaux muséums français.

Parmi ces établissements patrimoniaux nouvellement créés, l'éphémère Muséum des Antiques est sans conteste l'un des plus importants en terme de concentration des collections extra-européennes, mais aussi l'un des plus révélateurs de l'utopie muséographique d'alors³⁹. Créé par le décret du 2 juin 1795, le Muséum des Antiques s'installe dans les locaux du Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale (rue de Richelieu)⁴⁰. Cette création est immédiatement accompagnée d'une suite de dépôts d'objets exotiques, notamment issus de l'hôtel de Nesle (1795-1798) et de la bibliothèque Sainte-Geneviève (1796-1797). Les archives révolutionnaires révèlent encore d'importants mouvements de collections entre le Muséum des Antiques et le Muséum d'histoire naturelle, nés du partage des collections naturalistes excluant les *Artificialia* (1797)⁴¹. Cependant le Muséum des Antiques est implicitement abandonné dès octobre 1795 et le décret réorganisant

la Bibliothèque nationale⁴². Au tournant des années 1790-1800, l'*Inventaire des Antiquités*, dressé par le commis du Cabinet des médailles André-Louis Cointreau, recense plus de 6 000 objets antiques et ethnographiques. Malheureusement, seul l'inventaire abrégé des Antiques est parvenu jusqu'à nous⁴³. Au cours des années suivantes, les collections sont plus ou moins délaissées, avant d'être ventilées dans d'autres institutions muséales au cours du xix^e siècle.

Passés les tourments révolutionnaires, les collections américaines des anciens cabinets de curiosités saisies vont suivre les aléas de l'histoire des musées français au cours des xix^e et xx^e siècles⁴⁴. Plusieurs établissements muséaux vont ainsi recueillir, pour un temps, nombre de ces pièces d'Ancien Régime avant qu'elles ne rejoignent le musée d'Ethnographie du Trocadéro à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle.

Le premier d'entre eux est le musée Naval ou musée de Marine, d'abord baptisé musée Dauphin, créé par une décision royale du 27 décembre 1827, et inauguré au Palais du Louvre en 1829. À côté des maquettes de navires et des instruments de navigation, le musée accueille des pièces ethnographiques (salle La Pérouse) qui seront rapportées par les navigateurs. Mais pour notre propos, il faut surtout noter l'acquisition de l'importante collection de Dominique Vivant Denon (1747-1825), collection constituée avant la Révolution française et au sein de laquelle se trouvent des objets américains. De même, en 1833 et en 1836, le Muséum d'histoire naturelle de Paris remet près d'une centaine d'objets ethnographiques au musée de Marine. Rapidement, face à l'exiguïté des salles, une annexe ethnographique, faisant suite au musée Naval, est créée et inaugurée le 11 août 1850 (pavillon de Beauvais)⁴⁵. Pourtant, à la fin du xix^e siècle, une remise en cause de la légitimité de cette annexe ethnographique aboutit à un départ de ces collections du Louvre. Faute de place au musée d'Ethnographie du Trocadéro, seul celui de Saint-Germain-en-Laye, le musée des Antiquités nationales créé en 1862 par Napoléon III, reçoit finalement les collections exotiques du musée de Marine entre 1907 et 1911⁴⁶. Celles-ci rejoignent une section ethnographique (salle de Mars) dans une perspective de comparaisons avec les collections archéologiques consacrées au territoire national. Cependant, le directeur du Trocadéro réclame au musée d'Archéologie nationale les objets qui lui étaient initialement destinés⁴⁷. Un premier partage est opéré dès 1909 (collection 71.1909.19) ; le transfert des autres pièces n'est finalement décidé qu'en 1929⁴⁸. Les collections entrent au musée d'Ethnographie entre 1929 et 1930 (coll. 71.1930.54).

Une troisième institution voit transiter des collections entrant dans notre corpus : le musée d'Artillerie devenu aujourd'hui le musée de l'Armée, à l'Hôtel des Invalides. Héritier du « Magasin d'armes » de l'Arsenal du xvii^e siècle, le « dépôt d'Artillerie » est officiellement créé en mai 1794⁴⁹. À côté des armes européennes, le musée d'Artillerie reçoit aussi des pièces exotiques issues des collections royales et des cabinets de curiosités saisies via la Bibliothèque nationale⁵⁰. Ainsi, le 21 juin 1798, les conservateurs du Muséum des Antiques annoncent l'envoi d'objets de la Bibliothèque nationale au dépôt d'Artillerie de la rue Saint-Dominique⁵¹. L'état des objets accompagnant l'envoi (12 juillet 1798) mentionne plusieurs pièces amérindiennes ou susceptibles de l'être, ainsi que leur appartenance antérieure⁵². Des années plus tard, en janvier 1866, le musée reçoit des « armes et objets divers provenant de la Bibliothèque nationale »⁵³. En 1871, les collections conservées dans le couvent des Jacobins sont transférées à l'Hôtel national des Invalides. Bon nombre de ces collections exotiques seront exposées, à partir de 1878, dans une galerie dite ethnographique⁵⁴ accueillant 80 mannequins grandeur nature, dont 17 dédiés à l'Amérique⁵⁵. Cependant, en 1917, l'afflux de souvenirs de la Grande Guerre soulève un problème de place et décision est prise de donner « la collection des mannequins exotiques avec leurs costumes et leurs armes »



Paire de mocassins, vallée du Saint-Laurent ou est des Grands-Lacs, Amérique du Nord, xviii^e siècle, peau de cerf teinte en noir, piquants de porc-épic. Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1878.265.1-2.



Population amérindienne indéterminée (Ottawa?), *Ceinture Wampum*, Grands-Lacs, Amérique du Nord, xvii^e ou xviii^e siècle, perles de coquillage, cuir et cordes en fibres végétales. Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1878.61.



Population Huron ? *Paire de mocassins*, vallée du Saint-Laurent ou est des Grands Lacs, Amérique du Nord, peau de cerf, application de tissu, piquants de porc-épic, perles de verre, écorce de bouleau, poil d'orignal, cônes de cuivre, poils de cerf teints en rouge. Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.7).



Est, Canada, *pipe tomahawk*, bois, métal, incrustations de cuivre, argent. Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.10).

au musée d'Ethnographie⁵⁶ (coll. 71.1917.3). Quelques objets emblématiques, à l'instar de la célèbre massue tupinamba évoquée, suivent ce chemin.

Parmi les collections d'Ancien Régime importantes préservées jusqu'à nos jours, reste celle issue du cabinet de Jean-Denis Fayolle à Versailles⁵⁷ saisie en 1792 et rattachée à l'École Centrale de Seine-et-Oise à partir de 1799⁵⁸. Rappelons que, à partir des années 1750, Jean-Denis Fayolle (ca 1729-1804), principal commis et commissaire de la Marine, profite de ses fonctions, mais aussi des postes occupés à la Marine par trois de ses frères et de son fils, pour constituer son importante collection d'objets exotiques. L'inventaire de son cabinet, dressé en 1792, mentionne plus de 200 pièces américaines⁵⁹. Jusqu'à la mort de Fayolle en 1804, les collections s'étoffent encore par les multiples envois de membres de sa famille en activité dans la Marine. En 1806, le cabinet est divisé en trois sections, occupant désormais des lieux différents. Conformément aux souhaits du ministère de l'Intérieur, les objets ethnographiques sont envoyés à la bibliothèque municipale de Versailles. La collection est finalement déposée au musée d'Ethnographie du Trocadéro en 1934 (coll. 71.1934.33). On peut donc raisonnablement penser que la plus large partie de cette collection est antérieure à la Révolution française.

PRÉSENCES DES AMÉRIQUES DANS LES MUSÉES DU XX^E SIÈCLE

Au final, le musée d'Ethnographie du Trocadéro sera donc le récipiendaire de toutes ces collections anciennes. Ce nouveau musée est créé dans l'ancien palais du Trocadéro après l'Exposition universelle de 1878, pérennisant ainsi la présentation des objets extra-européens qui avait connu un certain succès. Son premier conservateur, Ernest Théodore Hamy (1842-1908), a joué un rôle prépondérant dans la création du musée et dans la connaissance de l'histoire de ses collections⁶⁰. Outre les objets rapportés de missions subventionnées par le ministère de l'Instruction publique, la création du Trocadéro appelle donc la majeure partie des collections collectées durant les siècles précédents et dispersées dans diverses institutions (Bibliothèque nationale, Muséum d'histoire naturelle, bibliothèque de Versailles, musée de Marine du Louvre, musée des Antiquités nationales ou encore musée d'Artillerie). Après une période d'activité importante, le manque de moyens, les problèmes de locaux et la mobilisation du personnel dans la Première Guerre Mondiale donnent un coup d'arrêt au développement du musée et entraînent une dégradation relative de ses collections. En 1928, le nouveau conservateur Paul Rivet (1876-1958) rattache le musée à la chaire d'anthropologie du Muséum national d'histoire naturelle. Mais le bâtiment jugé inadéquat pour une telle institution est finalement détruit en 1935. Il laisse place au palais de Chaillot, dans lequel le musée renaît sous la forme du musée de l'Homme en 1937⁶¹. Près de 70 ans plus tard, en juin 2006, le musée du quai Branly ouvre ses portes : il est le dernier héritier en date de cette longue histoire muséale mouvementée et conserve aujourd'hui l'ensemble des collections décrites ci-dessus qui ont été sauvegardées.

Les « curiosités » aujourd'hui conservées à Paris donnent à voir les aires géographiques dans lesquelles s'est déployée, sous l'Ancien Régime, la politique coloniale et commerciale de la France en Amérique : la Nouvelle-France (Canada-États-Unis), d'une part, le Brésil, les Guyanes et les Antilles, d'autre part.

D'Amérique du Nord, un grand nombre d'objets (peaux peintes, mocassins, *wampums*, coiffes, sacs, armes, calumets, etc.) ont été collectés, offerts pour la plupart en cadeaux diplomatiques lors d'alliances passées avec les peuples autochtones, ou saisis lors des conflits. Environ 350 d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous et constituent un des joyaux des collections du musée du quai

Branly⁶². Ces collections nord-américaines sont connues depuis longtemps des chercheurs qui poursuivent leurs études, veillant à la fois à mieux connaître leur trajectoire depuis leur arrivée en France, mais aussi à les re-contextualiser en essayant de préciser aussi bien leur aire de provenance géographique que les groupes ethniques qui les ont produits. En effet, il faut souvent se garder des renseignements sur les localisations et les attributions à tel ou tel groupe amérindien fournis par les fiches d'inventaire du musée d'Ethnographie du Trocadéro, puis reprises par celles du musée de l'Homme⁶³. Ces données ont été établies à la fin du XIX^e siècle ou au début du XX^e siècle par les conservateurs (au premier rang desquels E. Hamy) au vu des connaissances de l'époque, alors même, comme on l'a compris, que les contextes précis des collectes sont inconnus. Beaucoup d'attributions s'avèrent erronées, et parfois des détails sont le fruit de pures spéculations.

Ainsi, participant de légendes muséales reprises régulièrement dans la littérature, certains objets ont pu recevoir des attributions et faire l'objet d'histoires d'une précision stupéfiante... et totalement infondée. Un exemple révélateur est la paire de mocassins décorés de piquants de porc-épic (71.1878.32.265.1-2) associée régulièrement dans certains écrits aux explorations de Jacques Cartier dans la vallée du Saint-Laurent. Elle est en fait bien plus tardive (possiblement du XVIII^e siècle) et provient peut-être d'une région plus à l'ouest.

Un autre cas emblématique est celui d'un wampum célèbre (Inv. n° 71.1878.32.61) présentant quatre figures d'hommes tenant des arcs, publié et exposé à de multiples occasions. Surnommé le «vieux Wampum», il a longtemps été mis en relation avec les quatre tribus huronnes du début du XVII^e siècle et appelé pour cela «wampum des quatre Nations». Mieux encore, l'on rapporte parfois qu'il aurait été offert à Samuel de Champlain lui-même lors de sa rencontre avec les Hurons de 1611. Dans un travail récent, Jonathan C. Lainey a pu démontrer comment ces affirmations étaient bien rapides et arbitraires; il décortique le développement de pareille interprétation erronée et l'instauration de ce qu'il appelle «la sacralisation des objets mémoriels»⁶⁴. Au final, les spécialistes ne s'accordent à ce jour ni sur la datation, ni sur l'origine ethnique et géographique d'une pareille pièce majeure!

Au sein de ces collections amérindiennes nord-américaines, se trouve un ensemble exceptionnel de peaux peintes⁶⁵ dont certaines remontent au XVII^e siècle; d'autres témoignent des échanges entre autochtones et Français comme la peau dite des Trois Villages (Inv. n° 71.1934.33.7D) où figure un fort français au voisinage de trois villages amérindiens de la vallée du Mississippi. Une exposition «Premières Nations, collections royales» a permis de présenter, en 2007, ces témoignages uniques des populations amérindiennes de la région des Grands Lacs et de la vallée du Mississippi⁶⁶.

La deuxième aire d'expansion coloniale française dans le Nouveau Monde touche à l'Amérique du Sud et à la Caraïbe. La tentative d'implantation des Français dans la baie de Rio de Janeiro au Brésil entre 1555 et 1560, alors baptisée la France Antarctique, est largement connue au travers des relations qu'en ont fait André Thevet comme Jean de Léry (1534-1613); elle s'inscrit dans un mouvement plus global de commerce et d'échanges entre Français et Amérindiens – au premier rang desquels les Tupinambas – sur les côtes du Brésil et qui s'est développé tout au long du XVI^e siècle⁶⁷. Liés à cette histoire, quelques rares objets du milieu du XVI^e siècle sont parvenus jusqu'à nous, à l'image du casse-tête et de la cape de plumes tupinambas évoqués plus haut. De nouvelles études ont permis de préciser l'itinéraire de ces deux pièces uniques, les plus anciennes rentrées en France au sein des collections du musée du quai Branly. Il est ainsi quasi certain que la cape a été transférée du Muséum d'histoire naturelle au muséum des Antiques en septembre 1797⁶⁸; elle aurait donc été précédemment conservée



Population Tupinamba, *cape de plumes*, côte Atlantique, Brésil, XVI^e siècle, plumes (ibis et ara bleu), coton, fibres végétales, perles, soie. Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1917.3.83 D.



Population Wayana, *devantier*, Guyanes, xviii^e siècle, plumes, coton, fibres végétales.
Paris, Musée du Quai Branly (cat. 6.15).

au Jardin du Roi. Une étude très détaillée est en cours qui établit, par exemple, que les plumes ornant cette cape se rapportent, à l'exception de quelques rares, à l'ibis rouge (et non à un ara comme mentionné pour celle de Thevet). De même, le casse-tête a fait l'objet d'analyses poussées dont des datations au radiocarbone qui confirment bien qu'il date du milieu du xvi^e siècle⁶⁹. Cependant, d'autres pièces tupinamba sont également présentes dans d'autres institutions muséales. Ainsi l'on dénombre quatre casse-tête «à tête discoïde» caractéristiques au musée des Antiquités nationales, anciens dons du Cabinet d'Histoire naturelle au musée de Marine⁷⁰; de même la bibliothèque Sainte-Geneviève possède une autre massue de ces Amérindiens des côtes brésiliennes⁷¹. Tous ces objets témoignent des nombreux contacts entre Français et «Brésiliens» au xvi^e et début du xvii^e siècles.

Ainsi, entre 1612 et 1615, les Français s'implantent-ils de manière éphémère à l'est de l'embouchure de l'Amazone, à l'emplacement de l'actuel São Luís do Maranhão. Certaines pièces, conservées à la bibliothèque Sainte-Geneviève, pourraient être liées à cette épopée, à l'image du «bâton de cérémonie» couronné d'un personnage tenant en mains deux têtes-trophées et dont le décor se rapproche des cultures Marajoara de l'embouchure de l'Amazone⁷². Enfin la colonisation de la Guyane menée dans les décennies suivantes reste pérenne. De cette contrée amazonienne proviennent de nombreux objets, mais beaucoup moins connus que ceux de Nouvelle-France. Décrits très tôt dans les cabinets de curiosités, notamment sur la côte Atlantique, plus de 400 d'entre eux sont aujourd'hui préservés dans les collections du quai Branly : massues, arcs, flèches, sarbacanes, parures de plumes, ornements divers, sonnailles, cache-sexe, hochets, flûtes, vanneries, couleuvres, tamis et râpes à manioc, calebasses, hamacs, etc. Si bon nombre proviennent visiblement des Guyanes, il s'avère également que quelques autres ont été collectés dans les Petites Antilles, au moment de l'installation des Français en Martinique, en Guadeloupe et autres îles⁷³. Comme pour l'Amérique du Nord, il convient de revisiter pièce à pièce les attributions géographiques et ethniques inscrites aujourd'hui dans les registres d'inventaires. Les recherches en cours ont permis de définir 230 pièces comme étant clairement antérieures à la Révolution française avec parfois l'indication même de leur origine (Cabinet du roi, Jardin du roi, cabinet de tel ou tel aristocrate). Les quelques 170 pièces restantes, même si la preuve n'est pas à ce jour faite, sont très vraisemblablement de mêmes origines et donc très probablement entrées en France avant l'extrême fin du xviii^e siècle.

L'inventaire des collections américaines issues des cabinets de curiosités d'Ancien Régime et aujourd'hui conservées au sein du musée du quai Branly dénombre au final près de 750 objets provenant aussi bien de la Nouvelle France, du Brésil, de Guyane ou des Antilles. De nombreuses autres pièces se trouvent de même dans d'autres musées français en région, ayant connu des itinéraires parfois tout aussi mouvementés, ou parfois simplement restés sur place, dans la même ville depuis trois ou quatre siècles. Diverses études ont été menées qui dressent un premier panorama des collections américaines des musées de France, quels que soient leur origine, leur date d'entrée ou leur type (pièces archéologiques précolombiennes ou ethnographiques)⁷⁴. Quelques institutions muséales sont d'ores et déjà identifiées comme dépositaires de collections anciennes issues des premiers Amérindiens rencontrés par les Français. Les villes portuaires de l'Atlantique sont, bien entendu, aux premières loges, mais d'autres musées «continentaux» recèlent également pareilles curiosités. Au bout du compte, la recherche se poursuit, tant dans les archives qu'au sein des réserves des institutions muséales sur l'ensemble du territoire français mais également au-delà, dans les pays voisins. Les tout premiers temps de la «découverte» du Nouveau Monde par les Espagnols sont également concernés : qu'en est-il, ainsi, de ce *duho*, ou siège cérémoniel, chef-d'œuvre

de l'art des Indiens taïnos d'Hispaniola, aujourd'hui exposé au Pavillon des Sessions du Louvre, dont une belle légende rapporte qu'il aurait été offert par la princesse Anacaona à Christophe Colomb lui-même (Inv. n° 71.1950.77.1Am)⁷⁵!

Il semble bien que la fascination pour ces objets, des premiers temps des découvertes d'un monde «nouveau» à nos jours, où nous ne cessons de les redécouvrir, réserve encore des énigmes, des surprises, et ne se soit jamais tarie.

ARCHIVES

ARCHIVES NATIONALES

AJ15 – Muséum national d'histoire naturelle
AJ15 501 – Édits et règlements (1618-1793)
AJ15 839 – Dons et échanges (an VII-1860)

F21 – Beaux-Arts
F21 4482 et 4483 – Musée de la Marine au Louvre (1854-1928)

ARCHIVES DES MUSEES NATIONAUX

EM – Musée de Marine du Louvre
EM 2 – Administration : rapports, correspondance, notes diverses (1795-1944)
EM 3 – Inventaires (1830-1911)

ARCHIVES DU MUSEE D'ARCHEOLOGIE NATIONALE

[sans cote] – Dossiers administratifs, Dépôts

ARCHIVES DU MUSEE DE L'ARMEE

[sans cote] – Inventaires

ARCHIVES DU MUSEE DU QUAI BRANLY

Fonds Henry Reichlen (Musée de l'Homme, Laboratoire d'ethnologie, Département Amérique)
Boîte DB000450 - Dossier D005875

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE

AMC – Archives du Cabinet des médailles
5 AMC – Cabinet des médailles (an II-an VIII)

MONTIGNY-LE-BRETONNEUX : Archives départementales des Yvelines (série L, sous-série LT, 1 LT 675, Cabinet des sciences).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

A. AIMI, V. DE MICHELE et A. MORANDOTTI, « Towards a history of collecting in Milan in the late Renaissance and Baroque periods », in O. IMPEY et A. MACGREGOR (éd.), *The origins of Museums : the cabinet of curiosities in sixteenth and seventeenth century Europe*, Oxford 1985, p. 24-28.

C. BARCELLINI, *Le musée de l'Armée et la fabrique de la nation. Histoire militaire, histoire nationale et enjeux muséographiques*, Paris 2011.

E. BÉGUÉ, *Les objets ethnographiques de la bibliothèque municipale de Versailles. Analyse historique et nouvelles perspectives d'une collection aujourd'hui conservée au musée du quai Branly*, Paris 2009.

P. BOREL, *Les antiquités, raretés, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres d'Albigois et des lieux qui sont à ses environs avec l'histoire de ses comtes, évêques, etc.*, Castres 1649.

F. CALZOLARI, B. CERUTI et A. CHIOCCO, *Musæum Franc. Calceolarij, ... a Benedicto Ceruto, ... inceptum et ab Andrea Chiocco, ... descriptum et perfectum...*, Veronæ 1622.

J. CARTIER, *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542*, Paris 1968.

S. CHAMPLAIN, *Les voyages du sieur de Champlain, Xaintongeais...*, Paris 1613.

A.-L. COINTREAU, *Histoire abrégée du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale*, Paris 1800.

P. CONTANT, *Le Jardin, et cabinet poétique* [1609], éd. M. Marrache-Gouraud et P. Martin, Rennes 2004.

B. DAUGERON, « Entre l'antique et l'exotique, le projet comparatiste oublié du 'Muséum des Antiques' en l'an III », in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 356, 2009, p. 143-176.

A. DELPUECH, « Casse-tête. Brésil. Tupinamba », in Y. LE FUR (éd.), *Musée du quai Branly, la Collection*, Paris 2009.

A. DELPUECH, « Les collections amérindiennes de la Nouvelle-France au musée du quai Branly », in *Mémoires Vives*, n° 30, 2010. Disponible sur <<http://www.cfqlmc.org/bulletin-memoires-vives/bulletins-antérieurs/bulletin-nd30-juin-2010/516>>.

A. DELPUECH et B. ROUX, « À la recherche de la culture matérielle des 'Caraïbes insulaires'. Collections amazoniennes et antillaises d'Ancien Régime en France », in B. GRUNBERG (éd.), *À la recherche du caraïbe perdu. Les populations amérindiennes des Petites Antilles de l'époque précolombienne à la période coloniale*, Paris 2013.

N. DIAS, *Le musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908) : Anthropologie et muséologie en France*, Paris 1991.

C. DU MOLINET, *Le Cabinet de la bibliothèque de Sainte Geneviève, divisé en deux parties...*, Paris 1692.

J.-B. DUVERGIER, *Collection complète des lois, décrets, ordonnances, règlements, avis du Conseil d'État*, Paris 1825.

C. FEEST, « Mexico and South America in the European Wunderkammer », in O. IMPEY et A. MACGREGOR (éd.), *The origins of Museums : the cabinet of curiosities in sixteenth and seventeenth century Europe*, Oxford 1985, p. 237-244.



Population Taïno, *siège cérémoniel* duho, Hispaniola (Haïti, République dominicaine), xv^e siècle, bois (gaïac). Paris, Musée du Quai Branly, inv. 71.1950.77.1 Am.

C. FEEST (éd.), *Premières nations, collections royales : les Indiens des forêts et des prairies d'Amérique du Nord*, cat.exp. Musée du quai Branly, Paris, 13 février-13 mai 2007.

J. GUILLAUME, *Procès-verbaux du comité d'Instruction publique de la Convention nationale*, Paris 1894.

E. T. HAMY, *Les origines du musée d'Ethnographie. Histoire et documents*, Paris 1890.

D. HEIKAMP, «American objects in Italian collections of the Renaissance and Baroque : a survey», in F. Chiappelli, M. J. B. Allen et R. L. Benson (éd.), *First images of America : the impact of the New world on the old*, Berkeley 1976, p. 455-482.

C. HENRY, *Les voyages de Balthasar de Monconys*, Paris 1887.

J. C. H. KING, «North American ethnography in the collection of Sir Hans Sloane», in O. Impey et A. MacGregor (éd.), *The origins of Museums : the cabinet of curiosities in sixteenth and seventeenth century Europe*, Oxford 1985, p. 232-236.

J. C. H. KING, «Ethnographic collections. Collecting in the context of Sloanes' Catalogue of 'Miscellanies'», in A. MacGregor (éd.), *Sir Hans Sloane, Collector, Scientist, Antiquary, Founding father of the British Museum*, London 1994, p. 228-244.

J. C. LAINEY, «Le prétendu wampum offert à Champlain et l'interprétation des objets muséifiés.», in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 61, n° 3-4, 2008, p. 397-424.

C. LAURIÈRE, *Paul Rivet : le savant et le politique*, Paris 2008.

H. LEHMANN, «Un bâton de cérémonie du XVII^e siècle», in *Miscellanea Paul Rivet octogenario dicata*, XXXI Congreso Internacional de Americanistas, México 1958, vol. II, p. 297-304.

H. LEHMANN, «Un 'Duho' de la civilisation taïno au musée de l'Homme», in *Journal de la Société des Américanistes*, n.s. t. XL, 1951, p. 153-161.

F. LESTRINGANT, *André Thevet : cosmographe des derniers Valois*, Genève 1991.

F. LESTRINGANT, *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris 2005.

A. MACGREGOR, «The cabinet of curiosities in seventeenth-century Britain», in O. Impey et A. MacGregor (éd.), *The origins of Museums : the cabinet of curiosities in sixteenth and seventeenth century Europe*, Oxford 1985, p. 147-158.

A. MÉTRAUX, «À propos de deux objets tupi du musée du Trocadéro», in *Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, 1932, p. 3-18.

J. MOCOQUET, *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales. Divisez en six livres et enrichis de figures*, Paris 1617.

B. de MONCONYS, *Journal des voyages de M. de Monconys... où les sçavants trouveront un nombre infini de nouveautez, en machines de mathématique, expériences physiques, raisonnemens de la belle philosophie, curiositez de chymie, et conversations des illustres de ce siècle...*, Lyon 1665-1666.

P. MONGNE, *Les collections des Amériques dans les musées de France*, Paris 2003.

L. MOREL-FATIO, *Notice des collections du musée de Marine exposées dans les galeries du musée impérial du Louvre*, Paris 1853.

C. MOUILLARD, *La galerie ethnographique du Musée de l'Artillerie (1877-1917)*, Paris 2007.

MUSÉE D'ARTILLERIE, *Galerie ethnographique*, Paris 1877.

MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES, *Archéologie comparée. t. II : Europe orientale, Asie, Océanie, Amérique*, Paris 1989.

MUSÉE DU QUAI BRANLY, *Rapport d'activité 2008*, Paris 2009. Disponible sur <<http://www.quaibrany.fr/fr/l-etablissement-public/rapports-d-activites.html>>.

MUSÉE DU QUÉBEC, *La Renaissance et le Nouveau Monde*, cat.exp. Musée du Québec, Québec, 6 juin-12 août 1984.

K. POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris-Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris 1987.

K. POMIAN, *Des saintes reliques à l'art moderne. Venise-Chicago XIII^e-XX^e siècle*, Paris 2003.

B. ROUX, *Les collections royales d'Amérique du Sud au musée du quai Branly. (En)quête d'archives autour des pièces amazoniennes et caraïbes d'Ancien Régime*, Paris 2012. Disponible sur <<http://www.quaibrany.fr/fr/enseignement/les-publications-scientifiques/publications-et-travaux-de-recherches-sur-les-collections.html>>.

A. SCHNAPPER, *Le géant, la licorne, la tulipe. Collections françaises au XVII^e siècle*, Paris 1988.

A. A. SHELTON, «Cabinets of Transgression : Renaissance Collections and the Incorporation of the New World», in J. Elsner et R. Cardinal (éd.), *The Cultures of Collecting*, London 1994, p. 177-203.

J. SINCERUS, *Voyage dans la vieille France avec une excursion en Angleterre, en Hollande, en Suisse et en Savoie* [1627], trad. B. THALES, Paris-Lyon 1859.

A. THEVET, *Histoire d'André Thevet Angoumois, Cosmographe du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes Australes, et Occidentales* [ca 1588], éd. J.-C. Laborie et F. Lestringant, Genève 2006.

L. TUETÉY, *Procès-verbaux de la commission temporaire des arts*, Paris 1912.

L. TURGEON, *Patrimoines Métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux*, Paris-Laval 2003.

L. TURGEON, «Objets matériels et échanges interculturels : les ceintures de wampum en Amérique», in *Communications*, n° 77, 2005, p. 17-37.

S. VEYREL, *Indice du cabinet de Samuel Veyrel apothicaire à Xaintes avec un recueil de quelques antiquités de Xaintes, et observations sur diverses médailles*, Bourdeaux 1635.

A. VITART-FARDOULIS (éd.), *Parures d'histoire. Peaux de bisons peintes des Indiens d'Amérique du Nord*, Paris 1993.

F. ZEHNACKER et N. PETIT, *Le Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève : des origines à nos jours*, cat.exp. Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, 21 août-30 septembre 1989.



1. CHAMPLAIN 1613, liv. I, ch. VII, p. 75.

2. THEVET 2006, p. 235.

3. *Ibid.*, p. 207.

4. Nous pensons à l'exemple, étudié par Laurier Turgeon, de l'utilisation des chaudrons de cuivre européens, dont les Indiens font des ornements, ou qu'ils enterrent avec les défunts ; il semble que ces objets, retirés de la circulation courante et de l'usage quotidien et alimentaire qui était leur destination première, soient conservés par les Indiens comme les Européens conservent des pièces de musée (TURGEON 2003, ch. II, p. 59-94). Nous remercions ici L. Turgeon de nous avoir si aimablement apporté ces compléments d'informations essentiels. On pourra aussi consulter avec profit l'étude de l'appropriation des perles européennes par les communautés indiennes (TURGEON 2005, p. 17-37).

5. THEVET 2006, p. 127.

6. *Ibid.*, p. 208.

7. CARTIER 1968, p. 14 et 17. Texte cité dans le catalogue de l'exposition qui s'est tenue en l'honneur du 450^e anniversaire de l'arrivée de J. Cartier au Canada : MUSÉE DU QUÉBEC 1984 [nous soulignons].

8. Voir SHELTON 1994.

9. Voir HEIKAMP 1976.

10. *Ibid.*, p. 462, citation d'un passage de l'*Ornitologia* (1656) d'Ulisse Aldrovandi : «memini me, cum Romae essem, in musaeo percelebri illustris ac patritii ordinis viri D. Thomae Cavallerii... clypeos vidisse elegantissime ejusmodi plumario opere elaboratos, condecoratosque, qualibus nempe Principes Indorum ad bellum euntes uti diximus».

11. Voir AIMI - DE MICHELE - MORANDOTTI 1985.

12. CALZOLARI - CERUTI - CHIOCCO 1622, sect. 6, p. 645 sq.

13. MACGREGOR 1985.

14. Voir les deux articles de J. C. H. King portant sur ce sujet (KING 1985 et KING 1994).

15. PAUL CONTANT, *Exagoge mirabilium...*, in CONTANT 2004, p. 185 et 269 (nous traduisons le texte latin).

16. *Ibid.*, p. 269.

17. VEYREL 1635, dernière section.

18. Les ouvrages de référence en la matière, écrits par Krzysztof Pomian (POMIAN 1987 et POMIAN 2003) et Antoine Schnapper (SCHNAPPER 1988), ne consacrent que peu de place aux *artificialia*.

19. Du MOLINET 1692 ; la planche 4 qui expose ces objets est ainsi décrite : «en

face (de l'entrée) une espèce d'alcôve d'architecture entre les deux fenêtres qui l'éclairent, il s'y voit plusieurs sortes d'habits et d'armes des peuples étrangers, des Perses, des Indiens et des Américains». Voir à ce sujet le catalogue de l'exposition : ZEHACKER - PETIT 1989.

20. SINCERUS 1859, p. 113.

21. *Ibid.* p. 136.

22. « Je cherchay chez les Marchands du port quelques curiositez sans en trouver d'autres que des coquilles mediocres », MONCONYS 1665-1666, dans la traduction de Charles Henry (HENRY 1887, p. 19).

23. HENRY 1887, p. 16.

24. *Ibid.*, p. 78.

25. Le voyageur ajoute au sujet de cette collection, qui contient des pièces assez belles et rares, que son possesseur « est vieil, et cassé, et l'on pourroit bientôt avoir son cabinet à bon prix après sa mort » (*Ibid.*, p. 81).

26. Pour d'autres détails concernant ces collections et le devenir actuel de ces objets, voir FEEST 1985.

27. THEVET 2006, p. 376 et p. 254-255; il n'est toutefois pas possible de vérifier la véracité de ces dires, puisque C. Gesner ne fait nulle mention de ces envois dans ses écrits (voir THEVET 2006, p. 232, n. 17).

28. *Ibid.*, p. 235.

29. *Ibid.*, p. 179.

30. THEVET 2006, p. 265.

31. L'hypothèse d'Alfred Métraux (MÉTRAUX 1932) est aujourd'hui rediscutée : voir DELPUECH - ROUX 2013.

32. Bien que l'expression « collections royales » soit désormais consacrée par l'usage dans les historiographies anglo-saxonne et française, la réalité qu'elle recouvre ne se borne pas aux seules collections de la Couronne de France, mais inclut aussi les grands cabinets aristocratiques. Il serait donc sans doute plus juste de parler de « collections d'Ancien Régime », pour définir les pièces muséales antérieures à la Révolution française.

33. MOCQUET 1617, p.[3]-[5].

34. Arch. Nat., AJ15 501, dossier 9, édit du roi pour l'établissement d'un Jardin des plantes médicinales de janvier 1626; *Ibid.*, dossier 12, édit du roi confirmant le contrat d'acquisition d'une maison et d'un jardin au faubourg Saint-Victor (21 février 1633) du 15 mai 1635; *Ibid.*, dossier 29, édit du roi sur l'organisation du Jardin royal des plantes du 28 avril 1729. Voir, pour la question des migrations des premières collections royales, SCHNAPPER 1988, p. 180-182.

35. Voir ci-dessous : il en sera question dans la suite de l'article.

36. De manière générale, on pourra se reporter à l'irremplaçable HAMY 1890; pour des travaux plus récents sur les collections d'Amérique du Nord, voir FEEST 2007; pour les collections d'Amérique du Sud et de la Caraïbe, voir DELPUECH - ROUX 2013.

37. Dès 2008, le service des archives du musée du quai Branly a engagé un travail de cartographie des sources concernant l'histoire des collections, voir MUSEE DU QUAI BRANLY 2009.

38. Voir par exemple VEYREL 1635, p. 6, « Arcus Americanus cum tribus jaculis ex arundine, quibus aculei sunt ex dentibus lamiarum. [...] Torquis, ab Americanis ex multis dentibus hostium devictorum confectus » ou BOREL 1649, p. 148, « un arc des Sauvages et la flèche ».

39. Voir DAUGERON 2009.

40. GUILLAUME 1894, t. VI, p. 259-262, projet de décret et rapport faits au nom des Comités d'Instruction publique et des finances, réunis, sur l'établissement du Muséum nationale d'Antiques, par Rabaut du 20 prairial an III [08/06/1795] et TUETÉY 1912, t. II, p. 299, séance du 29 messidor an III [17/07/1795].

41. Voir HAMY 1890, p. 199-200, lettre de Louis Cordier, directeur du Muséum d'histoire naturelle, au ministre de l'Instruction publique du 28 mars 1833.

42. DUVERGIER 1825, t. VIII, p. 403, décret sur l'organisation de la Bibliothèque nationale du 25 vendémiaire an IV [17/10/1795] et GUILLAUME 1894, t. VI, p. 262.

43. COINTREAU 1800, p. 31 et 44-231.

44. Pour une étude plus détaillée on se reportera à DELPUECH - ROUX 2013 et ROUX 2012.

45. Arch. Mus. Nat., EM 2, lettre de Léon Morel-Fatio, conservateur du musée de Marine, au directeur des musées nationaux du 07 août 1850 et MOREL-FATIO 1853, p. XII-XIV.

46. En 1907, alors que les collections n'ont été déposées qu'à Saint-Germain, le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts interpelle le directeur des musées nationaux pour connaître l'état d'avancement du transfert au Trocadéro. À quoi, le directeur des musées répond que le transfert a été envisagé, mais abandonné faute de place pour accueillir ces collections au Trocadéro (Arch. Mus. Nat.,

EM 3, lettre du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts au directeur des musées nationaux du 14 novembre 1907 et Arch. Nat., F21 4483, dossier 2, lettre du directeur des musées nationaux au sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts du 20 novembre 1907).

47. Arch. Mus. Nat., EM 3, Lettre de Henri Hubert, conservateur du MAN, au directeur des musées nationaux en 1909.

48. Arch. Mus. Archéo. Nat., Dossiers administratifs, Dépôts, lettre de Georges-Henri Rivière, conservateur du musée du Trocadéro, au conservateur du musée des Antiquités nationales du 06 août 1929.

49. Sur les débats historiographiques autour de la création du musée d'Artillerie, voir BARCELLINI 2011, p. 53-56.

50. COINTREAU 1800, p. 191.

51. Bibl. Nat., 5 AMC 84, lettre de Berthier, directeur de l'Artillerie, aux conservateurs sur les échanges avec le cabinet du 3 messidor an VI [21/06/1798].

52. Bibl. Nat., 5 AMC 86, état des objets envoyés au dépôt de l'artillerie, rue Dominique, maison des ci-devant Jacobins, par les conservateurs du Muséum des Antiques de la Bibliothèque nationale du 24 messidor an VI [12/07/1798]. Deux exemplaires.

53. Ce transfert fait suite à l'arrêt exécutoire concernant les collections du Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale (1861). Mus. Arm., inventaire des objets entrés au musée de l'Artillerie, t. I, « année 1866 ».

54. Voir MOUILLARD 2007.

55. Mus. Arm., inventaire manuscrit des mannequins du costume de guerre et de la galerie ethnographique. ca 1876 et MUSÉE D'ARTILLERIE 1877, p. 39-51.

56. Arch. MQB, Boîte DB000450, Dossier D005875, Lettre du docteur Verneau du 07 août 1917.

57. BÉGUÉ 2009.

58. Montigny-le-Bretonneux, arch.dép., 1 LT 675, Lettre du ministre de l'Intérieur au Commissaire du directoire exécutif près le département de Seine-et-Oise du 10 pluviôse an VII [29/01/1799].

59. Montigny-le-Bretonneux, arch.dép., 1 LT 675, Inventaire sommaire d'un cabinet d'histoire naturelle pour parvenir à un catalogue raisonné historique et géographique des différentes pièces qui le composent ayant presque toutes été tirées directement des pays qui les produisent, août 1792.

60. Voir DIAS 1991, p. 164-256.

61. Voir LAURIÈRE 2008.

62. DELPUECH 2010; La totalité de la collection amérindienne de Nouvelle-France est accessible en ligne : <<http://www.quaibrany.fr/fr/collections/collections-thematiques/collections-amerindiennes-de-nouvelle-france.html>>.

63. Et encore largement inscrites sur la base de données de toutes les collections du musée du quai Branly, accessible en ligne : <www.quaibrany.fr>. Cette base est corrigée et renseignée au fur et à mesure de l'avancement des recherches.

64. LAINEY 2008.

65. VITART-FARDOULIS 1993.

66. FEEST 2007.

67. Voir par exemple LESTRINGANT 1991 et LESTRINGANT 2005.

68. En 1800, le commis Cointreau mentionne son rôle dans ce transfert de collections d'un musée à l'autre (COINTREAU 1800, p. 43). Dans le catalogue dressé à cette occasion, il est fait mention d'un « manteau en plumes rouges montées sur un filet, auquel tient le capuchon », description correspondant bien à la cape tupinamba du musée du quai Branly. (Arch. Nat., AJ15 839, dossier 4, catalogue des objets enlevés au Muséum d'histoire naturelle pour le Muséum des Antiques de la Bibliothèque nationale du 30 fructidor an V (16/09/1797) et Bibl. Nat., 5 AMC 75, catalogue des objets enlevés au Muséum d'histoire naturelle pour le Muséum des Antiques de la Bibliothèque nationale du 30 fructidor an V (16/09/1797).

69. DELPUECH 2009.

70. MUSÉE DES ANTIQUITÉS NATIONALES 1989, p. 254-257.

71. ZEHACKER - PETIT 1989.

72. LEHMANN 1958.

73. DELPUECH - ROUX 2013.

74. MONGNE 2003.

75. Voir LEHMANN 1951. On ignore tout de la provenance de cette pièce qui peut aussi bien avoir été ramenée en Europe par les Espagnols au tout début de leur conquête des Antilles, ou bien découverte bien plus tardivement dans une grotte de Haïti ou de République dominicaine comme c'est le cas pour quelques autres pièces de bois taïno.

